

*L'héritage de Bakhtine*, Édition préparée par Catherine Depretto, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1997, 207 p., bibliogr. (Coll. Sémaphores), ISBN 2-86781-201-1.

Ce volume, dirigé par Catherine Depretto, rassemble les communications présentées à l'occasion d'une journée d'études organisée à l'université Michel de Montaigne en 1995. Son titre suggère que l'accent est mis non sur Bakhtine tel qu'en lui-même, mais sur l'évaluation de ce que Bakhtine a légué à la critique littéraire.

Deux points assurent l'originalité de cet ouvrage et l'imposent, à l'extérieur même du cercle étroit des études russes, à l'attention des spécialistes de littérature :

1. *Il est l'œuvre de russistes*. Le succès de Bakhtine, la banalisation de ses concepts clés (chronotope, dialogisme, polyphonie) ont fait de lui l'une des références obligées des spécialistes de littérature. Il est symptomatique, par exemple, que l'utile collection « Référence » publiée chez Bertrand-Lacoste ait inscrit Bakhtine à son catalogue, avec un ouvrage de Jean Peytard<sup>1</sup>, qui n'est pas « russiste », mais grammairien, professeur de linguistique et de sémiotique, spécialiste de Lautréamont et de Stendhal. Bakhtine côtoie ici Jakobson, Benveniste, Blanchot, Barthes, Foucault, Richard, Meschonnic, etc. Avec ce volume, les russistes réinvestissent le champ bakhtinien, qui est (et l'on ne peut pas non plus le regretter !) largement occupé par des critiques qui ne lisent pas le russe et sont assujettis aux traductions. Quand on sait qu'un terme comme « slovo » peut être rendu par « mot », « langage », « parole », « verbe » ou encore (au prix, souvent, d'un anachronisme) par le toujours accommodant « discours », on mesure combien il est important d'écouter ceux qui ont un accès direct à la langue ; les mêmes observations s'appliquent à des termes comme « jazyk » (langue ? langage ?), « retch' », etc. Éric Bordas (p. 50, n. 1) rappelle à propos que c'est Henri Meschonnic qui, dans son *Pour la poétique II* (1973), a le premier attiré l'attention sur le flottement de la terminologie chez Bakhtine lui-même.

2. *Il apporte au lecteur une série d'outils* concrets, pratiques et directement exploitables. Précisons : au lecteur russiste *et aussi non-russiste*. À ce titre, ce volume est une excel-

---

1. Jean Peytard, *Mikhaïl Bakhtine, Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1995, 128 p. ISBN 2-7352-1111-8.

lente introduction à Bakhtine. Ce souci d'ouverture à un public large caractérise tout le recueil, et se lit jusque dans le choix opéré par Catherine Depretto dans la translittération des mots russes : Bakhtine et non Baxtin. Le lecteur trouvera, en effet, une bibliographie indicative (p. 149-157), une chronologie (p. 159-164), enfin un ensemble de notices bibliographiques sur dix personnages qui ont occupé une place dans la vie et l'œuvre de Bakhtine ; à cette liste s'ajoute une notice sur le formalisme russe. Cet appareil biobibliographique prend tout son sens avec l'excellente présentation rédigée par le maître d'œuvre. Dans cette dizaine de pages, dont le titre fait écho à celui du volume (« Mikhaïl Bakhtine aujourd'hui »), Catherine Depretto trace un bilan sobre et sans concessions de ce que représente Bakhtine aujourd'hui, dans ses apports, mais aussi dans ses faiblesses et ses ambiguïtés.

Le recueil contient dix articles. À cet ensemble s'ajoutent, en préambule, une poésie de 1926 du poète et prosateur K. Vaguinov (1899-1934), traduite par Hélène Henry et, en annexe, trois textes inédits en France, traduits par Catherine Depretto : une lettre de Pasternak à P. Medvedev, un témoignage de Lidia Guinzbourg et un important article du critique S.G. Botcharov qui apporte un éclairage intéressant à la fameuse question de la paternité de plusieurs textes de (ou attribués à) Bakhtine.

Trois auteurs proposent une interprétation de l'œuvre de Bakhtine telle qu'ils la voient personnellement (Maryse Dennes, Philippe Baudorre), ou telle que la voit la critique américaine (Sophie Ollivier). Cinq autres (Marie-Françoise Notz, Guy Verret, Nicolas Zavialoff, Dominique Rabaté, Éric Bordas) s'intéressent plus spécifiquement au destin des outils conceptuels de la pensée de Bakhtine, et sont attentifs, pour les quatre derniers, à relever certaines contradictions ou certaines limites. Myriam Désert s'est interrogée, quant à elle, sur l'emploi qui est fait de Bakhtine dans ce qu'on pourrait appeler le « prêt-à-penser » de la Russie d'aujourd'hui. Il revenait au maître d'œuvre du volume, Catherine Depretto, d'offrir au lecteur une impressionnante étude de référence, construite sur une information exhaustive, qui trace un bilan lumineux de l'état actuel de nos connaissances et surtout de nos ignorances sur Bakhtine et son œuvre, et qui, en même temps, indique les voies dans lesquelles la recherche doit désormais s'engager.

Maryse Dennes (« Bakhtine, philosophe ? », 79-105) nous donne un article que seul un spécialiste de russe pouvait écrire. En s'attachant à la dimension la plus contestée de Bakhtine (sa philosophie et même sa qualité de philosophe), l'A. descend au niveau profond, souterrain de l'œuvre et y aperçoit une cohérence insoupçonnée. S'appuyant sur des textes moins connus que les grandes œuvres traduites, les textes que Bakhtine écrivait à l'époque où il enrichissait sa formation philosophique auprès du philosophe kantien A.A. Vvedenski (1888-1925), l'A. dégage le cheminement philosophique de Bakhtine qui, dans son rapport à l'œuvre d'art et sa réflexion esthétique, évolue du kantisme au néokantisme, puis reçoit l'influence de la phénoménologie (dont l'un des grands vecteurs en Russie fut Gustav Chpet), avant d'opérer une synthèse avec la tradition religieuse russe. Ce dernier élément apparaît comme l'apport le plus original de l'étude. S'il est juste d'évaluer une théorie à son « rendement », c'est-à-dire à son pouvoir d'explication, il faut reconnaître que l'article de l'A. permet de comprendre pourquoi Bakhtine travaillait à la marge, sur les frontières ; pourquoi, lorsqu'il développe la théorie de la carnavalisation ou s'occupe de linguistique, il fait d'abord, en réalité, de la philosophie. Éclaté, incohérent, variable, l'héritage de Bakhtine ? Non, répond l'A. On l'a compris, cet article avec lequel il faut désormais compter, interpelle d'autres conclusions, et jusqu'au sein même de ce recueil.

Philippe Baudorre (67-78) réexamine la confrontation Bakhtine/Lukács qui avait été initiée par Michel Aucouturier en 1983 (« The Theory of the Novel in Russia in the 1930's : Lukács and Bakhtine » in *The Russian Novel from Pushkin to Pasternak*, Yale University Press). L'article est centré sur les deux articles portant le même titre (« Épopée

et roman »), écrits par le Russe et par le Hongrois. C'est le Lukács des années trente, marxiste, qui est examiné, et non le jeune hégélien des années 1916-1920. L'A. met bien en lumière l'opposition radicale des deux penseurs sur l'interprétation du roman. Pour Lukács, le réalisme socialiste offre au roman une renaissance possible de l'esprit épique : le prolétariat, animé par la solidarité et l'esprit communautaire, restaurerait les conditions d'existence de « cette littérature de l'unanimité qu'est l'épopée ». À ce titre, « l'homme nouveau » tend au héros épique. Rien de tel chez Bakhtine, pour qui le roman est le seul genre authentiquement moderne, qu'aucun lien ne rattache à l'épopée. Ici, Bakhtine s'oppose non seulement à Lukács, mais aussi aux esthétiques du XIX<sup>e</sup> siècle qui, embarassées par le genre romanesque, l'annexaient aux genres traditionnels. L'un des critères de définition du roman, pour Bakhtine, est la présence d'une zone de « contact maximum avec le présent », contrairement à l'épopée, qui suppose une rupture radicale entre le temps de l'aède et le temps du héros. Sur ce point, Bakhtine se sépare radicalement non seulement de Lukács, mais aussi de Hegel. Le roman, pour Bakhtine, n'est en rien le descendant de l'épopée. Genre en perpétuel devenir, genre subversif, le roman est pour Bakhtine le genre moderne par excellence. La mise au point de l'A. dégage l'originalité (l'isolement ?) de Bakhtine dans la doctrine du roman qui s'installe alors en URSS.

Sophie Ollivier (133-148) nous livre le butin de son exploration de « Bakhtine aux États-Unis ». C'est en 1968 qu'y paraît la première traduction de Bakhtine, avec *Rabelais and his World* ; sont publiés ensuite le recueil *The Dialogic Imagination* (1973), *Speech Genres* (1986) et « Toward a Philosophy of the Act » (1993). Quant aux travaux critiques, les plus marquants sont dus à la plume de Katerina Clark, Michael Holquist, Gary Saul Morson et Caryl Emerson. L'A. analyse le *Mikhail Bakhtin* de Clark et Holquist, qui marque la première étape de la « bakhtinologie » américaine. Les études suivantes critiquèrent sévèrement ce livre, en lui reprochant son caractère quasi hagiographique et... l'importance qu'il accorde aux préoccupations religieuses de Bakhtine. L'A. analyse ensuite les travaux de C. Emerson (sur l'approche bakhtinienne de Freud, sur les concepts de polyphonie, de chronotope, de non-finitude) et mettent l'accent sur l'évolution constante de la pensée de Bakhtine. Le recueil co-édité par C. Emerson et G.S. Morson (*Rethinking Bakhtin*) s'attache à l'attitude de Bakhtine envers les formalistes et à l'analyse du polyphonisme. On a là un apport intéressant : comme le dit l'A., « l'idée de système ou de changement systémique, de rapports clos entre des systèmes, est étrangère à une pensée qui exalte le changement imprévisible ». Bakhtine vise ici Chklovski, Brik, Jakobson, Tyntianov et, au-delà, Saussure. Pour Bakhtine, « le systémique dialogue avec le non-systémique » et l'« hétéroglossie » interdit qu'on voie dans le langage un système. L'A. analyse ensuite le travail d'Aaron Fogel (1989), qui critique le caractère universel et « normal » du dialogue, de même que la notion de carnaval. On retiendra de Fogel (traduit ici par l'A.) cette intéressante critique de l'emploi bakhtinien du concept de carnaval : Bakhtine se serait « trompé lorsqu'il pensait que le carnaval représentait le pur esprit du rire [...], qu'il était la fête du renouveau et qu'il était libérateur, à la fois pour l'individu et pour la société ». Iouri Lotman et Boris Ouspenski ont montré depuis, dans *Sémiotique de la culture russe*, que « l'image bakhtinienne du peuple est étrangère au Moyen Âge russe, pour lequel le rire est souvent celui de Satan ». L'A. conclut son intéressante exploration en analysant l'étude de Mathew Roberts, attachée à comparer Bakhtine et Paul de Man (en particulier son *Blindness and Insight*, 2e éd. 1983). On a là une intéressante confrontation entre Paul de Man et Bakhtine à partir de Heidegger, dont certains aspects rejoignent la réflexion engagée par Maryse Dennes. L'A. rappelle avec raison que la critique américaine « ouvre la voie à d'autres confrontations », avec Bergson, Lukács, René Girard, etc.

Le deuxième groupe d'études, comme nous l'avons dit, cherche à mesurer la puissance opératoire des concepts de Bakhtine et, le cas échéant, à décèler leurs limites.

Marie-Françoise Notz (17-23) signale la vitalité des concepts de « bas corporel », de « corps traversé » et de « culture populaire » dans la médiévistique moderne. Elle montre bien comment, pour Bakhtine, le carnaval est d'abord re-commencement : non pas effacement de l'hiver, mais « permanence de la vie naturelle ». Fête carnivore, le carnaval impose de se nourrir de chair et de sang « alors même qu'on sait être mortel et promis à la corruption » ; il affirme « la permanence d'un sens qui ne peut s'épuiser dans la consommation ». L'A. rappelle à propos que le carnaval a « une valeur herméneutique » qui dépasse l'étude du Moyen Âge.

Dans son article bref, mais incisif, Guy Verret (25-29), qui est, rappelons-le, l'un des premiers traducteurs de Bakhtine en français, met en lumière un intéressant paradoxe. Alors que la carnavalesque tend à subvertir les frontières entre les genres, et que le « principe » de la *Satire Ménippée* abolit tout ce qui se veut clos, la *ménippée* elle-même a une vitalité exceptionnelle en tant que genre ! Ce paradoxe pose avec acuité le rapport entre l'entité structurelle qu'est le genre de la *ménippée* et son destin historique. L'A. se demande alors si cette question n'appelle pas « une double postulation » : linguistique et philosophique. La position antisaussurienne que prend Bakhtine dès 1929, qui définit la langue à travers l'interaction verbale sociale des locuteurs, le conduit à appeler de ses vœux l'élaboration d'une « histoire des genres du langage ». Le projet resta inabouti, comme on sait. L'A. ajoute : « Il n'existe aucun répertoire des genres oraux du langage, et le principe d'un tel répertoire n'est même pas encore clair. » Le lecteur intéressé trouvera en outre dans ces pages un précieux inventaire des lieux clés dans lesquels Bakhtine a défini son concept de genres du langage (*janry retchi*).

Nicolas Zavialoff (57-67) apporte un éclairage original et peu fréquent dans la critique littéraire : celui de la neurolinguistique. S'attachant au concept d'énonciation chez Bakhtine, il met en évidence que, pour le penseur russe, l'énonciation s'inscrit dans un cadre strictement sociolinguistique, déconnecté de la sphère du biologique. Pour Bakhtine, l'organisme du locuteur n'est guère plus qu'« un lieu de réfraction des conflits sociaux, un terrain passif ». L'A. rappelle que les phénomènes du langage sont également justiciables d'approches neuropsychologiques et neurobiologiques, sans pour autant que celles-ci se substituent à l'approche sociale interindividuelle. Il aperçoit plutôt ici une complémentarité entre deux systèmes d'évaluation : le système des valeurs éthiques et esthétiques sociales et le système des valeurs qui relèvent du registre du vécu intime. C'est la synergie de ces deux systèmes d'évaluation qui, pour l'A., détermine l'énonciation « à partir d'un langage intérieur plus complexe que ne le pensent Bakhtine ou Vygotky ». C'est à la coextensivité des représentations du corps social et du corps biologique que conclut le chercheur.

Deux auteurs (Éric Bordas et Dominique Rabaté) ont fait un constat troublant : plusieurs concepts clés de Bakhtine (dialogisme, en particulier) deviennent quasi inopérants pour peu qu'on les applique aux innovations de la technique romanesque qui apparaît en Occident dans les années vingt. Efficaces tant qu'il s'agit de Dostoïevski ou d'autres romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle, les concepts de polyphonie et de dialogisme paraissent brusquement « patiner » avec Faulkner, Joyce, ou, plus près de nous, Céline, Beckett ou Thomas Bernhard.

Éric Bordas (47-56) examine l'énonciation romanesque chez Bakhtine, à partir de *Le Marxisme et la philosophie du langage* (Volochnov/Bakhtine, 1929) et de la préface aux *Problèmes de la poétique de Dostoïevski* (même année). Bakhtine y rejette la linguistique qui, depuis les grammaires générales jusqu'à Saussure, ne reconnaît que la forme abstraite de la langue ; mais il repousse aussi le « subjectivisme individualiste » qui, de Humboldt à Vossler et Spitzer, ne retient que les variations individuelles. Pour Bakhtine, l'énoncé n'est pas individuel : au cœur du langage siège l'interaction verbale. Or l'A. fait bien apparaître que la polyphonie que privilégie Bakhtine est représentative : les voix sont

celles des personnages. Les thèses de Bakhtine rendent bien compte du roman bourgeois (XIX<sup>e</sup> siècle), parce que la parole qui constitue le personnage reste toujours lisible. Mais que se passe-t-il si le roman, comme c'est le cas au XX<sup>e</sup> siècle, s'est fait « illisible » en dialogisant le monologue lui-même ? Pour Bakhtine, les liens qui rattachent le discours de l'individu au discours social sont bien des facteurs de vie ; aussi l'A. peut-il conclure à « l'impossibilité pour le poéticien soviétique de penser le rapport au langage en dehors des règles du vivant ».

Dominique Rabaté (31-45) dresse un constat parallèle : la facture du roman moderne frappe d'obsolescence l'idée même de dialogisme. Dans le « vaste fourre-tout » où s'exposent les outils bakhtiniens, le chercheur opère un tri serré, en conduisant une analyse brillante. L'A. distingue d'abord deux sens dans le terme dialogisme : l'un vise la nature même du langage et pose le primat de l'interaction discursive de la parole ; le second, restreint à la littérature, est le dialogisme romanesque ou littéraire. Bakhtine a montré l'« irrésistible ascension » du dialogisme dans le roman européen, jusqu'à son acmé dans les romans de Dostoïevski à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais cette victoire du dialogisme sur le monologisme paraît à l'A. datée et limitée à la littérature qu'a étudiée Bakhtine. En effet, « qu'arrive-t-il quand cette voix n'est pas délimitée, quand la voix échappe au personnage ? » C'est donc à un réexamen du monologisme, « polémiqement dévalorisé » par Bakhtine, que procède l'A., qui indique l'existence de « monologues dialogiques ». Ainsi, l'homme du sous-sol de Dostoïevski dialogue avec lui-même. Mais le narrateur fait bien entendre sa voix dans la préface et la note finale : « surplomb » stratégique essentiel de la voix du narrateur placée au-dessus de celle du personnage. L'A. reprend la fine remarque de Tzvetan Todorov (présentation de Mikhaïl Bakhtine, *Le Principe dialogique*, Paris, 1981) selon laquelle le dialogisme n'est pas une dialectique, mais « bien une anti-dialectique, dans la mesure où, pour Bakhtine, aucun des deux termes ne doit se fondre en l'autre ». Comme l'a vu aussi Todorov, l'élément capital est la tension entre l'achevé et l'inachevé : Bakhtine valorise l'inachèvement interne de la conscience, qui, dans sa poétique, est le critère de l'autonomie subjective. L'étude de l'A. aboutit ainsi à tracer deux « perspectives » : la première établit la corrélation de la voix au personnage. Chez Bakhtine, pas de voix sans personnage. L'A. y voit la marque de son « personnalisme » : « Il semble qu'il n'y ait pas pour lui d'idée, de point de vue qui puisse se dissocier de la personne qui en est le porteur. » Ce personnage, qui ne possède pas pour autant le style individuel dont parle Buffon, possède son autonomie. Et si les idées ne se conçoivent pas sans sujet singulier, c'est qu'à la base se trouve l'idée d'incarnation. La conclusion fait écho à l'article de Maryse Dennes : « La conception chrétienne d'un dieu fait homme constitue bien la base du personnalisme qui [...] semble irriguer en profondeur la philosophie de Mikhaïl Bakhtine. L'idée se fait corps, se fait voix. » La deuxième perspective trace la limite de la poétique de Bakhtine : « limite qui est celle que le roman du XX<sup>e</sup> siècle a franchie, ce roman sur lequel la théorie de Bakhtine reste étrangement muette ». Car, chez Thomas Bernhard, chez Beckett, qui parle ? La théorie personnaliste de la voix « résiste difficilement à l'épreuve de textes plus sombres et destructeurs ».

Quel est l'usage de Bakhtine aujourd'hui ? Qu'est-ce que cet usage nous apprend sur la société russe d'aujourd'hui ? Avec son « Bakhtine à tout faire », Myriam Désert (123-131) nous livre une alerte illustration de ce qu'on pourrait appeler l'étude des idoles envisagée comme révélatrice d'une culture. Des études parallèles pourraient être menées sur bien d'autres auteurs, la question étant toujours la même : pourquoi une société redécouvre-t-elle et célèbre-t-elle certains écrivains ? Que signifie la popularité des uns et l'oubli des autres ? Concrètement, que vient chercher la société russe d'aujourd'hui dans l'héritage de Bakhtine ? Qu'est-ce qui justifie l'immense succès de ses concepts dans le jacassin intellectuel (ce que l'A. appelle avec un brin de gouaille le « marché aux puces des idées », voulant dire sans doute que les idées s'attrapent volontiers dans la promis-

cuité ; mais après tout, il est bon que les idées circulent et piquent comme des puces, pourvu qu'elles ne transmettent pas la peste, ce qui est déjà arrivé) ? L'A. pose un diagnostic en deux points : Bakhtine est d'abord utilisé comme « l'homme sans frontière », le chercheur transdisciplinaire typiquement russe, sillonnant le champ entier du savoir avec un égal bonheur ; cet emploi-là de Bakhtine permet d'expédier en un tournemain le structuralisme, qui fait dès lors figure de pensée mesquine et étriquée, caractéristique de ces Occidentaux décidément incapables de comprendre la « large âme russe ». L'A., incontestablement, fait mouche : signalons-lui qu'il suffit de parcourir quelques travaux de linguistique récents, pour se convaincre que certains chercheurs, et non des moindres, croient venu le temps de sonner l'hallali du saussurianisme (au prix de contresens). Le deuxième emploi dans lequel on « produit » aujourd'hui Bakhtine est celui de « l'homme du dialogue ». Peu importe si, en l'occurrence, se trouvent confondus dialogue et dialogisme ; Bakhtine devient l'emblème de l'échange libre des idées, opposé au monologisme soviétique. Faut-il le rappeler, les outils conceptuels sont ici autant d'articles de brocante, épars, isolés de leur contexte : les attributs d'une panoplie. La conclusion dégage un paradoxe : les sciences humaines en Russie étaient plus complexes et plus rigoureuses sous le communisme ! À ce sujet, l'A. relève finement une absence significative : le thème du carnaval n'apparaît curieusement pas dans les relectures russes actuelles de Bakhtine ; il est vrai que celui-ci suppose la mise à distance, ce qui ne saurait agréer à l'engouement actuel pour la pensée « fusionnelle ».

L'étude de Catherine Depretto (« Mikhaïl Bakhtine dans la culture russe du xx<sup>e</sup> siècle », 107-122) occupe une place à part dans l'économie du recueil, et c'est sur elle que nous conclurons. L'auteur, qui a dirigé l'ouvrage, trace un bilan, propose un inventaire, fait le point des connaissances et, ce qui est sans doute plus important, comme nous l'avons annoncé, circonscrit les ignorances et les lacunes. L'idée centrale de l'A. est qu'on se condamne pour longtemps à mal comprendre Bakhtine si l'on ne cherche pas à le replacer dans le riche terreau culturel où sa pensée a pris corps. Sa référence intellectuelle et culturelle est l'Âge d'argent, cette prodigieuse floraison de talents du début du xx<sup>e</sup> siècle. On continuera, en revanche, à disputer indéfiniment sur l'identité intellectuelle et spirituelle de Bakhtine si l'on persiste à le situer par rapport aux années vingt. En 1930, Bakhtine entre dans un « quasi-néant, dont il ne ressortira que trente ans plus tard », anachronique, surprenant, insituable. L'A. montre très bien que des pans entiers de la pensée de Bakhtine s'éclairaient pour peu qu'on veuille bien les rapporter aux années 1914-1927. Autre élément essentiel et corrélatif : Bakhtine n'était pas, au moment où se fixent les éléments constitutifs de son horizon intellectuel, un penseur isolé. Il était au contraire l'incarnation même de l'homme des cercles. Il n'est pas jusqu'au serpent de mer de la paternité des textes signés Volochinov (textes appelés « deutérocanoniques » par S.S. Averintsev), qui ne reçoive quelque éclairage dès qu'on veut bien replacer la question au sein du milieu privilégié qu'est le cercle, milieu d'échanges généreux et de création commune, désintéressée, à mille lieux des préoccupations mesquines de carriérisme ou de gloriole individuelle. Dans la décennie qui va de 1918 à 1928, l'activité de Bakhtine s'est exercée chez lui ou chez des particuliers : toujours dans un cadre privé. Enfin, à la question « Bakhtine, philosophe ? », l'A. répond comme Maryse Dennes : Bakhtine est *d'abord* un philosophe. C'est, en effet, « en philosophe que Bakhtine engage son travail de réflexion et de recherche ». Et l'A. approuve la formulation de Caryl Emerson : les fragments des projets philosophiques laissés inachevés sont bien « la protobiographie des idées sur la littérature » de Bakhtine ou encore, comme disent K. Clark et M. Holquist, la « pierre de Rosette » de tout ce que Bakhtine entreprit par la suite. L'œuvre de Bakhtine est bien, comme le dit M. Freise, une « esthétique philosophique » (ou une « philosophie esthétique ») de la littérature. L'A. met donc les chercheurs... au travail. Elle indique généreusement les chantiers qu'il est urgent d'ouvrir : essentiellement l'histoire des cercles, en particulier l'histoire du cercle de Bakhtine (« le séminaire kantien »). Elle souligne « la

masse de document encore inexploités », relatifs à l'activité de ces cercles. On le voit, l'article de l'A. permet non seulement de situer les contributions de ce recueil dans le vaste champ bakhtinien, mais il ouvre en outre de prometteuses perspectives. L'A. marque à quelle étape se trouvent arrivées les études sur Bakhtine. Elle propose plusieurs directions de recherches : les connaissances, rappelle-t-elle vigoureusement, en de nombreux points, font cruellement défaut. Cet article, appuyé sur la connaissance exhaustive des sources, dessine la cartographie du paysage bakhtinien, signalant ses domaines explorés, ses territoires à redécouvrir et ses nombreuses *terra incognita*. L'ensemble possède une puissance heuristique impressionnante. Sa lecture s'impose, au-delà du monde des russistes, à tous les spécialistes de littérature.

C'est le vœu que l'on forme pour l'ensemble du recueil : il est une référence obligée pour tous ceux qui utilisent des concepts bakhtiniens. Souhaitons-lui de trouver les lecteurs pour lesquels il a été composé. Espérons qu'il recevra l'écho qu'il mérite dans les revues de littérature française et comparée. À sa manière, il incarne ce que les russistes français peuvent apporter de meilleur à l'ensemble des études littéraires.

Jean Breuillard  
Université Jean-Moulin Lyon III -  
Centre d'études slaves André Lirondelle